

discipline intérieures de la maison, ces dames ont désiré, par égard sans doute pour Mlle Caroline comme pour moi, que ses appointements et les miens fussent payés exceptionnellement de ma main. La jeune demoiselle se tenait dans le petit boudoir qui est contigu au salon. Elle me reçut avec une douceur pensive qui me toucha. J'éprouvais moi-même en ce moment cette plénitude de cœur qui dispose à la confiance et à la bonté. Je résolus, en vrai don Quichotte, de tendre une main secourable à cette pauvre isolée. — Mademoiselle, lui dis-je tout à coup, vous m'avez retiré votre amitié, mais la mienne vous est restée tout entière; me permettez-vous de vous en donner une preuve ?

Elle me regarda, et murmura un oui timide.

— Eh bien ! ma pauvre enfant, vous vous perdez.

Elle se leva brusquement. — Vous m'avez vue cette nuit dans le parc ! s'écria-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Mon Dieu ! — Elle fit un pas vers moi. — Monsieur Maxime, je vous jure que je suis une honnête fille !

— Je le crois, mademoiselle ; mais je dois vous dire que dans ce petit roman, très-innocent sans doute de votre part, mais qui l'est peut-être moins de l'autre, vous aventurez très-gravement votre réputation et votre repos. Je vous supplie d'y réfléchir, et je vous supplie en même temps d'être bien assurée que personne autre que vous n'entendra jamais un mot de ma bouche sur ce sujet.

J'allais me retirer : elle s'affaissa sur ses genoux près d'un canapé et éclata en sanglots, le front appuyé sur ma main, qu'elle avait saisie. J'avais vu couler, il y avait peu de temps, des larmes plus belles et plus dignes ; cependant j'étais ému. — Voyons, ma chère demoiselle, lui dis-je. — Il n'est pas trop tard, n'est-ce pas ? — Elle secoua la tête avec force. — Eh bien ! ma chère enfant, prenez courage. Nous vous sauverons, allez. Que puis-je faire pour vous, voyons ! Y a-t-il entre les mains de cet homme quelque gage, quelque lettre que je puisse lui redemander de votre part ? Disposez de moi comme d'un frère.

Elle quitta ma main avec colère. — Ah ! que vous êtes dur ! dit-elle. Vous parlez de me sauver... c'est vous qui me perdez ! Après avoir feint de m'aimer, vous m'avez repoussée... vous m'avez humiliée, désespérée... Vous êtes la cause unique de ce qui arrive !

— Mademoiselle, vous n'êtes pas juste : je n'ai jamais feint de vous aimer ; j'ai eu pour vous une affection très-sincère, que j'ai encore. J'avoue que votre beauté, votre esprit, vos talents, vous donnent parfaitement le droit d'attendre de ceux qui vivent près de vous quelque chose de plus qu'une fraternelle amitié ; mais ma situation dans le monde, les devoirs de famille qui me sont imposés, ne me permettaient pas de dépasser cette mesure vis-à-vis de vous sans manquer à toute probité. Je vous dis franchement que je vous trouve charmante, et je vous assure qu'en tenant mes sentiments pour vous dans la limite que la loyauté me commandait, je n'ai pas été sans mérite. Je ne vois rien là de fort humiliant pour vous. Ce qui pourrait à plus juste titre vous humilier, mademoiselle, ce serait de vous voir aimée très-résolument par un homme très-résolu à ne pas vous épouser.

Elle me jeta un mauvais regard. — Qu'en savez-vous ? dit-elle. Tous les hommes ne sont pas des coureurs de fortunes !

— Ah ! est-ce que vous seriez une méchante petite per-

sonne, mademoiselle Héloûin ? lui dis-je avec beaucoup de calme. Cela étant, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Monsieur Maxime ! s'écria-t-elle en se précipitant tout à coup pour m'arrêter. Pardonnez-moi ! ayez pitié de moi ! Hélas ! comprenez-moi, je suis si malheureuse ! Figurez-vous donc ce que peut être la pensée d'une pauvre créature comme moi, à qui on a eu la cruauté de donner un cœur, une âme, une intelligence, ... et qui ne peut user de tout cela que pour souffrir... et pour haïr ! Quelle est ma vie ? quel est mon avenir ? Ma vie, c'est le sentiment de ma pauvreté, exalté sans cesse par tous les raffinements du luxe qui m'entoure ! Mon avenir, ce sera de regretter, de pleurer un jour amèrement cette vie même — cette vie d'esclave tout odieuse qu'elle est !... Vous parlez de ma jeunesse, de mon esprit, de mes talents... Ah ! je voudrais n'avoir jamais eu d'autre talent que de casser des pierres sur les routes ! Je serais plus heureuse !... Mes talents, j'aurai passé le meilleur temps de ma vie à en parer une autre femme, pour qu'elle soit plus belle, plus adorée et plus insolente encore !... Et quand le plus pur de mon sang aura passé dans les veines de cette poupée, elle s'en ira au bras d'un heureux époux prendre sa part des plus belles fêtes de la vie, tandis que moi, seule, vieille, abandonnée, j'irai mourir dans quelque coin avec une pension de femme de chambre... Qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour mériter cette destinée-là, voyons ? Pourquoi moi plutôt que ces femmes ? Est-ce que je ne les vau pas ? Si je suis si mauvaise, c'est que le malheur m'a ulcérée, c'est que l'injustice m'a noirci l'âme... J'étais née comme elles, — plus qu'elles peut-être, — pour être bonne, aimante, charitable... Eh ! mon Dieu, les bienfaits coûtent peu quand on est riche, et la bienveillance est facile aux heureux ! Si j'étais à leur place, et elles à la mienne, elles me haïraient, — comme je les hais ! — On n'aime pas ses maîtres !... Ah ! cela est horrible, ce que je vous dis, n'est-ce pas ? Je le sais bien, et c'est ce qui m'achève... Je sens mon abjection, j'en rougis, ... et je la garde ! Hélas ! vous allez me mépriser maintenant plus que jamais, monsieur... vous que j'aurais tant aimé si vous l'aviez souffert ! vous qui pouviez me rendre tout ce que j'ai perdu, l'espérance, la paix, la bonté, l'estime de moi-même !... Ah ! il y a eu un moment où je me suis crue sauvée, ... où j'ai eu pour la première fois une pensée de bonheur, d'avenir, de fierté... Malheureuse !... — Elle s'était emparée de mes deux mains, elle y plongeait sa tête, au milieu de ses longues boucles flottantes, et pleura follement.

— Ma chère enfant, lui dis-je, je comprends mieux que personne les ennuis, les amertumes de votre condition, mais permettez-moi de vous dire que vous y ajoutez beaucoup en nourrissant dans votre cœur les tristes sentiments que vous venez de m'exprimer. Tout ceci est laid, je ne vous le cache pas, et vous finirez par mériter toute la rigueur de votre destinée ; mais, voyons, votre imagination vous exagère singulièrement cette rigueur. Quant à présent, vous êtes traitée ici, quoi que vous en disiez, sur le pied d'une amie, et dans l'avenir je ne vois rien qui empêche que vous ne sortiez de cette maison, vous aussi, au bras d'un heureux époux. Pour moi, je vous serai toute ma vie reconnaissant de votre affection ; mais, je veux vous le dire encore une fois pour en finir à jamais avec ce sujet, j'ai des devoirs auxquels j'appartiens, et je ne veux ni ne puis me marier.

Elle me regarda tout à coup. — Même avec Marguerite ? dit-elle.

— Je ne vois pas ce que le nom de Mlle Marguerite vient faire ici.

Elle

on vis

menace

plutôt

— Mi

— Al

vous av

vous au

allez !

on qu

otre p

— Ce

— Je

enger

habue,

compl

lésinté

n'a pas

ici... Il

assez le

tenir v

la sour

fort pr

dorer v

y renoi

votre n

l'arrac

— M

mettre

drame.

sur le t

vous p

donne

dessus,

Je q

de dég

soupp

en proj

la situ

Héloûi

fond d

mes y

guère

am h

plus ca

les em

les rev

et tout

pas à

filles q

emplo

tion de

fermet

dont

l'épreu

venue

par ne

qualit

nir qu

dans l

travai

poison

Cep

le cha

prix,

dégra